



Nombre de document(s) : 1  
Date de création : **4 janvier 2010**  
Créé par : **Université-Laval**

## table des matières

Echenoz : des mythologies en baskets	
Le Figaro - 20 mars 1997.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

## UNE; LA CHRONIQUE DE RENAUD MATIGNON

### LA CHRONIQUE DE RENAUD MATIGNON

#### Echenoz : des mythologies en baskets

#### RENAUD MATIGNON

*Victoire va prendre le train. C'est à la gare Montparnasse. Le temps est « assez froid pour élargir les carrefours et paralyser les statues ». Le train va à Bordeaux, d'où elle en prendra un autre pour Saint-Jean-de Luz. Ah, oui ! on oubliait : si elle quitte Paris, c'est qu'elle a découvert, au petit matin, près d'elle, dans leur lit, mort, Felix. Elle ne se rappelle rien de la soirée ni du rôle qu'elle a pu y jouer. Le paysage, par la fenêtre, évoque une immense banlieue, comme une phrase dénuée de sens dont il ne resterait que la ponctuation. On dirait que le monde a quitté les personnages de Jean Echenoz, comme une femme verrait son ombre se séparer d'elle, reprendre sa liberté, n'en faire qu'à sa tête.*

*On est saisi, dès la première page, par le très court récit de Jean Echenoz, un peu comme on est saisi par le froid ou par la pluie : il raconte des choses étranges et graves, sur le ton narquois, précis et détaché dont on relate une fuite de gaz ou une panne d'ascenseur, au tabac du coin. Cette étrangeté familière ne laisse pas de répit au lecteur. Un an c'est le titre du roman est un des très rares livres dont il faille se contraindre à ralentir la lecture. Car, dans cette écriture brève et dense, chaque phrase est noire et jaune, bizarrerie et poésie, et*

*porteuse elle-même de cette précision hagarde qui éclaire l'aventure singulière de Victoire. Plus que dans ses précédents livres sans doute, Jean Echenoz a trouvé le point de rencontre entre la perfection du naturel et le comble de l'artifice.*

C'est qu'ils ressemblent à tout et à rien, ces bougres de personnages. Ils ont des noms de caissières de grandes surfaces, de plombier ou de roi : Victoire, Félix, Louis-Philippe. Des valises toutes bêtes, avec un magazine, un linge de rechange et une brosse à dents. Ils titubent tranquillement dans le métaphysique, comme on manie un tournevis. Victoire a vidé son compte en banque des quelque 50 000 F qu'elle y possédait encore, et elle s'installe dans une bicoque de location, sur la côte basque, après une entrevue avec Noëlle, « sa propriétaire qui, appelez-moi Noëlle, lui dessina les grands traits de sa vie ». Ce genre de raccourci, plaisir de gastronome, fourmille chez Echenoz, entre le propos de table et le grand art.

Dans cet univers quasi anthropométrique, le chimérique et l'in vraisemblable frappent à la porte comme des voisins de palier. Recluse, par peur des recherches, ou d'une culpabilité ignorée d'elle-même, Victoire n'a prévenu personne, et

voici pourtant que débarque Louis-Philippe, dans sa petite voiture blanche, salut je ne fais que passer. Victoire ne s'étonne pas : elle s'est installée dans sa propre absence.

Elle va peu à peu s'enfoncer dans la misère, et dans une hallucination où l'ordinaire et l'extraordinaire ne savent sur quel pied danser. Elle rencontrera Gérard, qui lui volera son argent puis la retrouvera plus tard. Pas de commentaires non plus. Elle reverra aussi Louis-Philippe, alors qu'elle a soigneusement caché son dernier point d'errance. Elle ne fait pas la moindre déclaration, ne manifeste pas d'émotion ni de surprise. « Victoire est ainsi, écrit l'auteur, comme il faut bien parler quand on rencontre du monde, elle s'en sort en posant des questions ». Quel est son destin ? A-t-elle des chaussettes pour demain ? Il n'y a pas de différence de nature, pour elle, pour Jean Echenoz, pour nous peut-être, entre ces deux questions. Où est passé le réel ? C'est peut-être une des grandes questions de notre fin de siècle que pose M. Echenoz, qui fait claudiquer, sous les dehors de clochards et de pauvresses, des mythologies en baskets.

Quand, après avoir touché le fond du dénuement et de la clochardisation, elle reverra Félix mais oui en



compagnie d'une autre femme, et qu'elle apprendra que Louis-Philippe, qu'elle a vu il y a deux mois, est mort depuis un an, Victoire ne posera pas davantage de questions « ce qui eût risqué d'infléchir l'ambiance ». Elle n'invoquera pas la fatalité, l'amour, ou d'autres grandes choses de ce genre. Les grandes choses sont aussi minuscules que tout le reste. L'univers

est microscopique. L'humour le découpe en petites phrases fines comme des notes d'harmonica. Victoire se faufile entre ces phrases et entre ces visages, et elle les traverse comme des rues dont on n'atteindrait jamais le trottoir. Elle bute parfois sur « un bâtiment sourd-muet » ou sur « un salon résigné » qu'elle paie 3 600 F par mois. Et puis, elle poursuit son

itinéraire « le trajet brisé d'une mouche enclose dans une chambre ». Rimbaud l'avait bien dit : « On ne part pas. » Nos destins de poussière ne pèsent pas lourd et voyagent peu. Victoire est posée sur le monde comme une bulle de savon. Nous aussi, peut-être.

© 1997 Le Figaro ; CEDROM-SNi inc.

**PUBLI-C** news-19970320-LF-16358102LITTERAIRE - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)